

Littérature pavillonnaire

par **Éric Chevillard**

à propos de **Les souvenirs de David Foenkinos**, éditions Gallimard

De certains livres, nous pouvons dire encore avec faveur qu'ils sont de forme quadrangulaire parfaite, constitués d'un certain nombre de pages dûment numérotées selon la plus rigoureuse mathématique, après quoi notre enthousiasme retombe. Les Souvenirs, de David Foenkinos, n'est pas un mauvais livre, c'est un livre inutile. Il relève d'un genre que j'appellerai le "roman de vérification". Le lecteur y vient vérifier que tout est conforme, que le réel est vrai, que la dynamique de l'époque produit des destins en série et que nous -sommes bien tous pareils, allez. Est-ce que la littérature ne commence pas pourtant quand la langue, d'abord, puis le refus de se laisser réduire aux conditions qui nous sont faites transforment ce matériau élémentaire de la vie commune en expérience de conscience originale ?

Rien de tel avec Les Souvenirs. Tout le contraire. Le lecteur poli feindra donc la surprise en recevant les informations suivantes, consignées dans un style platement descriptif et sans invention : les hommes sont mortels, en particulier les grands-pères, et il est bien douloureux de perdre le sien ; les grands-mères par bonheur jouissent d'une longévité supérieure ; les pots de départ en retraite sont de pénibles cérémonies ; les hospices, des mouvoirs où nul homme jeune et plein de sève ne songerait à élire domicile ; et l'usure conjugale mène irrémédiablement à la séparation. Entre autres révélations de cet acabit, retenons encore celle-ci : "Le matin vient quoi qu'il arrive."

L'auteur, dans cette entreprise hardie d'épuisement du réel et du lecteur, oublie juste de nous confirmer que les rideaux s'accrochent à des tringles. "Il ne faut pas chercher pour trouver ; tout le monde répète à longueur de temps cet adage absurde, et pourtant il est vrai." Tout le monde à longueur de temps, voici le roman selon David Foenkinos. Reconnaissons qu'il se trouve en effet des lecteurs pour ne rien demander d'autre à la littérature que cet éloge d'une banalité qui recoupe absolument celle de leur existence même. Un redoublement rassurant, sans doute, même s'il multiplie aussi conséquemment nos épreuves et nos ennuis par deux.

Il y a bien dans ce roman une péripétie qui sort de l'ordinaire : la grand-mère du narrateur s'évade de sa maison de retraite. Celui-ci la retrouve au Havre, ville natale de l'aïeule venue s'y ressourcer avant de mourir et où, pour sa part, il va rencontrer l'amour - mais que valent les affections humaines ? Cet amour ne supportera pas la routine du quotidien que l'auteur pourtant nous inflige sur plus de deux cents pages.

Comme souvent dans les livres sans intérêt, un passage tenant du lapsus ou de l'acte manqué, sorte de hara-kiri révélateur, développe réflexivement sa propre critique. Le narrateur confie qu'il "n'aime pas les pavillons. (...) Je pourrais écrire des lignes de haine contre le pavillon, devenir un pamphlétaire du pavillon, inventer des théories sur les catégories socioprofessionnelles qui investissent ces lotissements bien rangés, je ne sais pas, m'exciter, humilier, mépriser". L'ennui, c'est que cette haine si clairement formulée et qui pouvait être fructueuse, le commencement de la révolte et du style, n'affecte pas le livre lui-même, parfait exemple au contraire de littérature pavillonnaire. Plus loin, le narrateur, à la vue d'un couple qui s'embrasse sur le quai où il étreint lui-même sa femme, repousse celle-ci, écoeuré soudain par cette promiscuité redondante : "C'était notre quai de gare et c'était notre baiser. Il était hors de question que je partage avec quiconque

cette scène-là. Je voulais avoir le monopole de ce cliché." Le monopole du cliché ! Ce magnifique oxymore est encore une manière d'aveu. L'auteur cherche sa différence dans la banalité même. Il voudrait être banal, mais seul à l'être si possible. Hélas, la concurrence est rude.

Ainsi assistons-nous d'un bout à l'autre du livre à cette tentative vouée à l'échec d'une OPA sur le cliché. Le spectacle des vieillards attendant la mort plonge le narrateur dans un grand désarroi : ces derniers, en effet, "avaient eu des vies". Ils étaient "des hommes et des femmes qui avaient reçu du courrier dans leur boîte aux lettres, qui avaient eu des problèmes pour trouver une place de parking. (...) Je ne pensais qu'à une chose : ils avaient eu mon âge. Et un jour, j'aurais leur âge".

Eh oui, ainsi va la vie. Si certains l'ignoraient encore, ce livre le leur apprendra. A ceux-là, je le recommande. Pour les autres, ceux qui savent déjà que l'homme marche sur deux pieds, que la mouche bourdonne et que les arbres se dépouillent de leurs feuilles en automne, cette fastidieuse recherche du temps perdu n'aboutira bien amèrement qu'en leur faisant perdre le leur.